

aussi de voir la coque s'éventrer sur les pierres. Il n'y eut pas d'avaries cependant, le fond étant uni et sain à l'endroit où se trouvait la barque.

CHAPITRE VI.

Pas d'eau. — Sauvetage. — Les huîtres. — A la ration. — Insignes du sommelier. — Perspectives futures. — La barque à flot. — Excentricités de Tom. — Inquiétudes et discordes. — Sacrifice du cognac. — Halage de *la Belle*.

8 juin. — Un soleil dévorant inonde de ses feux le paysage volcanique qui nous environne, et nous fait souvenir que nous nous trouvons par la latitude du Sahara. Le sol pierreux qui le réverbère devient brûlant sous nos pieds; nul moyen de se soustraire à sa redoutable influence. La végétation, qui de loin nous avait séduits, se compose surtout de cactus et d'euphorbes, et, sur la lisière du plateau, du côté de la mer, de quelques arbrisseaux rabougris dont le maigre feuillage tamise la lumière aux dépens de l'ombre. La soif, qu'entretiennent la viande salée et le travail forcé, que le champagne ne peut apaiser, devient intolérable. Le champagne nous semble répugnant; nous échangerions volontiers contre son équivalent d'eau cette infernale boisson de luxe, à laquelle mon estomac a gardé depuis ce jour une sorte de rancune. M. de Raousset, après avoir mis sa carabine en état, s'enfonce dans l'île en quête d'eau et de gibier; les autres vaquent aux soins minutieux que réclament les objets sauvés.

A l'heure du sauvetage, nous eûmes les raisons de notre inconcevable naufrage. D'abord le gouvernail était cassé à l'endroit de la mèche qui passe dans la jaumière.

La barre était encore à sa place, mais la partie inférieure avait été emportée par la mer. Il était évident que la rupture avait eu lieu au moment même où nous virions de bord pour la dernière fois, et c'en était assez pour capeler. Sans doute aussi il était endommagé avant, et sa faiblesse devait justifier l'indocilité de *la Belle* à une barre qui ne lui fournissait plus un appui suffisant. En outre, la position des carabines nous parut entrer en ligne de compte parmi les causes de notre mésaventure. Après leur nettoyage à San-Benito, elles avaient imprudemment été attachées en faisceaux au corps de pompe et au grand mât, ras le pont. Leur poids, ainsi suspendu, donnait beaucoup trop de bricole à une barque puissamment mâtée, qui, avec des formes très-fines aux extrémités, avait des fonds plats, très-peu de creux et pas assez de quille. Nous devons nous estimer fort heureux que le gouvernail eût résisté aussi longtemps et pas davantage : nous avions naufragé à point.

Pendant l'étale de pleine mer, affolés par la soif, nous nous dispersâmes dans l'île. Les hauteurs calcinées qui nous entourent présentent des pentes roides d'ascension pénible; mes compagnons la tentèrent toutefois pour aller sonder les crevasses et les gorges de la montagne. Pour moi, je me dirigeai vers cette brèche qui, de loin, la veille, nous avait fait croire à l'existence d'un cours d'eau. Traçant mon chemin à travers le plateau, au milieu d'une forêt de cactus cylindriques ou candélabres, de taille colossale, affectant à distance des formes d'arbres morts, je ne tardai pas à m'engager dans un défilé encaissé entre deux murailles de granit. C'était bien le lit d'une rivière, importante jadis, desséchée, hélas, maintenant jusqu'à la dernière goutte. Je suivis son lit, en revenant, jusqu'à l'embouchure, qui se trouvait au fond de l'anse septentrionale. A cet endroit, la végétation était plus vivace; les arbrisseaux, serrés et

touffus, offraient quelque ombrage et un campement plus agréable en tout que le nôtre. L'anse était parfaitement abritée des vents et du courant; le flot y mourait sans effort sur la grève allongée. Je pris un bain pour amortir un peu les ardeurs de la soif, et constatai sans peine que le fond était de beaucoup préférable à celui de notre mouillage. La zone rocailleuse n'avait que quelques pas d'étendue, et les fragments étaient moins volumineux; au delà, fond de sable uni. Tout concourait pour jeter un blâme sévère sur l'opiniâtreté de Perseval, qui nous avait jetés sur une plage ingrate à quelques pas de là.

Je regagnai le camp en longeant le rivage. Une sorte de chaussée en dos d'âne, assez élevée, séparait la plage du terrain végétal. Le sol, mélange mouvant de gravier, de cailloux, de coquillages, en est fort désagréable au pied. Il est vrai que l'œil est ravi de l'éclat et du travail merveilleux de certaines de ces coquilles, fraîchement déposées là et encore entières. Ce sont les grandes valves de l'haliotide et de l'avicule, la splendide conque rameuse du rocher ou murex, qui donnait jadis sa pourpre au manteau des empereurs, et les innombrables variétés de petits univalves avec leurs dentelures, leurs vis, leurs rugosités bizarres ou leurs stries régulières, leurs belles teintes unies ou tigrées, tout le luxe des mers enfin. La contemplation m'arrête longtemps, et ce m'est un grand regret de penser qu'il m'est interdit de collectionner.

Le souper nous réunit de nouveau. Chacun apportait la triste conviction qu'il ne pouvait y avoir d'eau douce dans l'île. Le diagnostic le plus certain était l'absence bien constatée de toute trace de vie animale. Le repas fut sec : le champagne avait tari.

La nuit nous ramena les mêmes sensations de froidure. Le travail fut repris plus tôt et prolongé plus tard qu'aux marées précédentes, à cause de la situation de la

barque; nous étions parvenus à la rapprocher au point que le canot était inutile à mer basse. La boussole, les cartes et instruments nautiques furent recueillis. Au dernier moment on mit la main sur les pièces à eau. La mer avait souillé celle qui était entamée; les deux autres étaient intactes. On but à discrétion, et ce soulagement à notre plus cruelle souffrance dérida un moment les fronts. Nous nous accordâmes alors, au point du jour, quelques instants d'un sommeil que quarante-huit heures de travail et de fortes émotions avaient rendu indispensable. L'épuisement dans lequel de pareilles secousses nous avaient jetés en si peu de temps était tel que nous éprouvâmes tous au réveil les effets de l'ivresse, ou plutôt ceux du vertige causé par un mouvement de rotation trop prolongé : l'horizon tournoyait en ondulant, les montagnes dansaient *sicut agni ovium*, le sol se dérobaît sous nos pas. Plusieurs firent de lourdes chutes pour avoir essayé de se dresser brusquement et sans point d'appui. Ce phénomène se produisit aussi longtemps que dura notre séjour sur l'île.

Le programme de cette première journée fut à peu près celui des jours suivants jusqu'au parfait renflonnement de *la Belle*. Glacés la nuit, grillés le jour, nous travaillions au sauvetage à mer basse; dans l'intervalle, il fallait sécher et mettre en ordre. Trois heures de sommeil la nuit, pendant la haute mer.

La journée du 9 fut presque totalement perdue. Tom, désireux de colorer d'un prétexte honorable une violente envie de passer son temps dans l'eau, s'était mis à plonger dans le liquide attiédi que contenait la coque, afin d'en retirer une foule de menus objets qui s'y trouvaient encore. Nous venions de dîner et Tom mangeait gaillardement. A la troisième immersion, il ne reparut pas, nous le repêchâmes à demi asphyxié. Les soins du docteur le rappelèrent à la vie, mais il demeura dans un état de

fièvre et de délire inquiétant; une saignée lui rendit du calme et il s'endormit.

Alors, et comme nous nous disposions à nous remettre au travail, le hasard fit faire à l'un de nous une précieuse trouvaille qui acheva de nous dérouter. Les roches qui couvraient la laisse et dont nous avions tant maudit les propriétés incisives, étaient tapissées d'huîtres exquises. Leurs formes bizarres, la mousse qui les couvrait, leur couleur analogue à celle de la pierre, et sans doute aussi nos préoccupations, nous avaient empêchés de les remarquer. Certains de n'en pas manquer de longtemps, nous en fîmes une moisson abondante; M. de Raoussset, au retour d'une battue, nous trouva fort affairés à les manger, opération à laquelle il prit lui-même le plus grand intérêt. Il avait découvert de son côté, à la pointe méridionale de l'île, un marécage qui n'était point d'eau douce, mais que hantaient du moins les oiseaux de mer en bandes innombrables, et il rapportait une brochette de ces animaux. Nous étions désormais assurés contre la faim.

Entre autres choses curieuses retirées du navire ce jour-là se trouva, à notre grand étonnement, la montre de M. de Raoussset. Dans sa chute, elle avait rencontré le courant d'eau qui s'engouffrait dans la cale et y avait été entraînée. Elle n'avait plus, du reste, que la valeur intrinsèque de l'or ajoutée à celle d'un souvenir.

Nous prenons à souper la cruelle détermination de nous mettre à la ration d'eau. Nous avons absorbé déjà la moitié d'une de nos pièces, simples barils de la contenance de vingt et quelques gallons soit quatre-vingts litres à peu près. Sur ce pied-là, il nous en reste tout juste pour trois jours. Après, que deviendrons-nous? Qui veut voyager loin ménage sa monture. D'ailleurs, l'idée de ration évoque celle d'une égalité que la plupart appellent de tous leurs vœux. Si le rude Simon est le

plus altéré de la troupe, c'est aussi celui qui ménage le moins ses forces à l'heure du travail, et personne ne songerait à lui reprocher ce qu'il absorbe; mais, après lui, les plus terribles consommateurs sont précisément ceux qu'inutilise la paresse ou l'impuissance. Simon est le premier à réclamer la mesure égalitaire, qui doit être un gage de paix parmi nous: il y a de sourds murmures déjà autour des pièces à eau.

Je suis nommé sommelier d'un commun accord; en vue de la responsabilité qui dès lors pèse sur moi, on convient que le meilleur insigne de ma charge doit être mon revolver chargé. — Personne ne doit, sans mon congé, approcher des barils, devant lesquels j'établis mon lit et mon petit bagage. — Chaque matin, au point du jour, je ferai la distribution. Nous avons dix bouteilles à champagne vides; chacun en prend une et la marque: ce doit être la ration journalière. Pour qui n'aura suffisamment de sa part, la perspective est sombre. — Tout cela est réglé paisiblement, gravement, comme s'il s'agissait de mesures banales. L'homme s'identifie aisément avec toute réalité, et ne s'étonne que plus tard, à la longue, au ressouvenir de ses épreuves. Quoi de plus naturel, pour le moment, que de tuer un homme qui faiblira devant la souffrance au point de toucher au fruit défendu?

C'est bien peu, sous un ciel embrasé, que cette bouteille d'eau tiède s'égouttant en vingt-quatre heures sur nos lèvres desséchées. Mais, à ce taux-là même, nous ne sommes approvisionnés que pour quinze jours. Ce laps de temps suffira-t-il pour achever le sauvetage, renflouer la barque, gagner le port le plus voisin? — Question qui tient singulièrement du *to be or not*.

Ces considérations nous conduisent à d'autres non moins inquiétantes. La mer peut, cette nuit, demain, anéantir *la Belle* dans un moment de colère; alors que ferons-nous? Construire un radeau, traverser la baie?

Mais la côte opposée n'est qu'un affreux désert, où nous pouvions errer plusieurs jours avant que le hasard nous conduise à un lieu habité. La sécheresse toujours croissante de cette région devait être d'autant plus grande à cette époque qu'il n'était pas tombé une goutte d'eau du ciel depuis plusieurs années. Aussi loin que le regard pût s'étendre sur cette côte sablonneuse et basse, près de laquelle nous avons été bénévolement chercher un second passage, et que nous désignions depuis sous le nom de *plateau de Spinks*, il ne découvrait qu'efflorescences salines, avec quelques rares échantillons d'une maigre végétation maritime. Tenter une excursion à pied dans ce pays sauvage, avec quelques livres de biscuit moisi et une bouteille d'eau, seule provision dont on pût se charger, équivalait à nos yeux à une condamnation à mort après torture extraordinaire : c'était la question par l'eau retournée.

Les chances de salut sont donc si aléatoires de ce côté, que nous cherchons à nous exagérer, si faire se peut, ces sombres perspectives, afin d'aiguillonner notre énergie et de concentrer sur *la Belle* tous nos efforts avec tout notre espoir. Nous contemplons avec une sorte d'effroi ces dunes blanches que le mirage nous montre suspendues entre ciel et terre à l'horizon de l'est. Aussi apportons-nous au travail une ardeur sans égale, que ne partagent pas toutefois messieurs Albert et Tom. Ce dernier, en dépit des menaces, passe la majeure partie du jour à dormir à l'écart ; l'autre, toujours ivre depuis que le cognac est à terre, fait effrontément valoir ses fonctions de cuisinier pour s'exempter de toute autre besogne. Le pauvre Bowen, trahi complètement par ses forces, n'en fait guère plus qu'eux malgré une bonne volonté qui ne se dément pas. Spinks abuse, comme Albert, du fil-en-quatre.

Dans la nuit du 9 au 10 le déchargement fut achevé.

La coque n'avait subi aucune avarie sérieuse, ce qui nous transporta de joie. Nous résolûmes aussitôt de ne prendre aucun repos que *la Belle* ne fût vidée, et nous nous y employâmes avec enthousiasme ; la pompe ne cessa de fonctionner, les marmites et vases de tous genres furent mis en réquisition. A l'aube, *la Belle* était à flot.

Spinks et Tommy s'y établirent. Le poêle est installé d'abord ; ils doivent entretenir du feu pour chasser l'humidité, tout en procédant aux réparations de détail. Simon et Perseval partent avec M. de Raoussset pour explorer le rivage dans la direction du sud, dans l'espoir que le courant y aura jeté le gouvernail et le panneau, ou quelque épave qui puisse consoler de leur perte. La difficulté de trouver du bois propre à faire un gouvernail, et surtout de remplacer les ferrures, nous rend fort inquiets à ce sujet. Bowen va rejoindre à bord les marins américains, qui paraissent peu enclins au travail, Albert cuisine, Tom, le docteur et moi, nous occupons à nettoyer les carabines qui sont dans un triste état.

Les excentricités de Tom firent diversion à la monotonie de notre travail. A dix heures, sa bouteille étant vide, il vint avec le plus grand sang-froid me demander de l'eau ; c'eût été établir un fâcheux précédent, et je dus refuser. Après avoir rôdé sournoisement un instant autour du baril que je ne perdais pas de vue, il revint à la charge, pria, supplia et commença à larmoyer, ce dont je n'eus cure. Alors il organisa une petite comédie : il prit une de ses couvertures, s'arma d'un sabre-baïonnette, nous annonça qu'il allait nous quitter et gagner la terre ferme ; il ne demandait pour cela qu'une bouteille d'eau. La ruse était transparente et je n'y donnai point. Il se mit en marche ; à midi, il était de retour pour dîner.

Après le repas, décidé à suivre sa pointe, il songea à perfectionner la mise en scène du matin en lui donnant

une teinte dramatique. Il roula avec soin quelques hardes et une petite quantité de biscuit dans sa couverture qu'il passa en sautoir sur son épaule, suspendit sa bouteille à son flanc, reprit son sabre et nous fit ses adieux avec des larmes dans l'œil et dans la voix. Il m'assura personnellement qu'il ne m'en voulait pas, et que, s'il succombait faute d'eau, il aurait soin de prier Dieu de me pardonner comme il me pardonnerait lui-même, etc. Je lui ris au nez et lui promis, s'il était sage, de lui donner quelques gouttes de ma ration à souper. Il s'éloigna sans répondre. Simon et Perseval, en revenant de leur excursion, le soir, le trouvèrent endormi dans le creux d'un rocher, à un mille du camp. Ils le réveillèrent un peu brusquement et le remixent dans la bonne voie. A souper, je partageai mes dernières gouttes avec lui, bien qu'il ne l'eût pas mérité.

Nos marins rapportaient le panneau, mais point le gouvernail; il fallait en faire un, et le cas était grave. M. de Raoussé assura qu'au marécage où il allait chasser se trouvaient des arbustes rabougris assez forts pour qu'on pût en tirer parti.

Bowen apportait de son côté de désagréables nouvelles : les Américains ne voulaient point travailler; disposés à nous quitter à la première occasion, ils croyaient avoir assez fait pour nous en nous aidant à renflouer *la Belle*. Après une explosion de murmures et de menaces, on dut se calmer; le concours de ces hommes nous était indispensable, chacun le sentait ainsi, et Bowen fut chargé d'user de son influence pour les retenir. On prit l'engagement solennel de reconnaître désormais à Spinks l'autorité qu'il réclamait à tort ou à raison. Cette concession arracha des larmes à l'amour-propre de Perseval.

Nous nous couchons avec la douce espérance de dormir enfin la grasse nuit, mais le sort en décide autrement. Un vent violent se lève et l'inquiétude nous tient éveillés.

La mer grossit, *la Belle* chasse et vient talonner sur la plage. Chaque coup qu'elle donne nous cause un saisissement douloureux. Spinks et Tommy étaient à bord et ne bougeaient. En vain nous les hélons, les mugissements de la tempête engloutissent nos faibles voix. L'idée que ces hommes ont pu se sauver avec le canot et passer sur le continent, naît, se propage, nous préoccupe et finit par nous absorber. Nous errons jusqu'au jour sur la plage comme des âmes en peine, en attendant un malheur que nous n'aurions pu éviter et qui n'arriva pas.

L'aurore dissipa une partie de nos soucis : le canot était amarré à l'arrière de *la Belle*, que le reflux ne tarda pas à éloigner du rivage. Tommy vint à terre pour la ration et dut essayer une avalanche de reproches qui parurent l'étonner fort; il jura ses grands dieux qu'il ne s'était aperçu de rien, et Tommy n'était pas menteur, mais il avait le sommeil dur certainement. Bowen retourna à bord avec lui afin de sermonner Spinks, et chacun reprit ses occupations. Les marins français partirent pour le marais avec des outils; M. de Raoussé les accompagna pour chasser comme à l'ordinaire. Sa carabine nous entretenait d'oiseaux de mer; ce supplément de victuailles nous permettait de réserver pour l'avenir notre provision de porc salé. La baie est très-poissonneuse et la pêche eût pu fournir amplement à notre alimentation sans la perte que nous fimes, je ne sais comme et je ne sais quand, de notre sac d'hameçons. Nous n'aperçûmes pas une seule chelonnée sur cette partie de l'île, bien qu'il soit avéré qu'il y en ait dans la baie.

Les oiseaux de mer étaient donc les bienvenus; après tout, c'était de la viande fraîche. Leur chair, noire et coriace, a, il est vrai, une saveur huileuse et une odeur de poisson très-prononcée, mais, à cheval donné on ne regarde pas la bouche, et nous y avions pris goût. Avec

leurs membres dépecés, du biscuit avarié, un peu de porc, des huîtres, du beurre et de l'eau de mer, on faisait des ragoûts dont je ne veux point me donner le genre de médire maintenant, puisqu'il est certain que je les trouvais délicieux alors. Nous consommions notre biscuit mouillé le premier; son aspect moussu et son goût de moisi nous répugnant, on le faisait frire dans du beurre avant de le manger. Un mot en passant sur notre beurre qui, deux fois par vingt-quatre heures, régulièrement, se transformait du tout, se liquéfiant aux ardeurs de midi, se coagulant de nouveau à l'air vif de la nuit; je suppose qu'il devait être rance.

Tel était notre ordinaire. Nous avions du café, mais l'installation des rations nous enleva ce raffinement qui consommait trop d'eau douce. Quant au sucre, inutile de dire que nous n'avions retiré du navire que le sac où il avait été enfermé.

La barque talonna quelque peu dans la journée. On tint conseil le soir à ce sujet, et Simon proposa de la conduire dans l'anse du nord, où elle serait parfaitement en sûreté et où nous pourrions d'ailleurs l'abattre en carène, ce qui était impraticable à l'endroit où nous nous trouvions. Tout cela était juste, mais l'entreprise présentait de graves difficultés. Le courant contraire était tellement violent à la pointe qu'on ne pouvait songer à le vaincre avec les avirons seulement; sans lest et sans gouvernail, *la Belle* ne pouvait porter de la voile; il ne nous restait donc qu'une ressource, celle de la haler. Or, cette opération ardue nous présageait un surcroît de travail effrayant devant lequel nous reculâmes. Ce n'était pas un jeu d'enfant, en effet, que de transporter tout le matériel en face du nouveau mouillage, sur nos épaules; et cependant il n'y avait pas moyen de faire différemment une fois la barque là-bas, car il était inutile de songer à se servir du youyou.

La nuit fut calme, mais l'inquiétude ne nous permit de dormir que d'un œil.

Perseval fut pris de vomissements, de faiblesses et de frissons dans la matinée du lendemain et Simon retourna seul au marais avec M. de Raousset. Vers midi le navire chasse de nouveau et vient talonner rudement. Spinks est complètement ivre, Tommy lui-même ne paraît pas à jeun, ni l'un ni l'autre ne s'inquiète de ce qui se passe. L'imminence du danger fait trouver à Perseval une énergie que soutient un sentiment d'émulation et, aussi, d'amour-propre froissé. En face de la nécessité de changer de mouillage, il ne pouvait se dissimuler que son entêtement, cause du naufrage, le rendait responsable de toutes les conséquences qui en découlaient; il sentait que tout le monde rejetait sur lui, sans le lui dire, cette responsabilité, et comprenait qu'il devait payer de sa personne. Dans la circonstance, il ne s'agissait que de rappeler le navire à la mer au moyen d'une ancre de touée, et de remplacer celle qui nous manquait par un sac de pierres, ainsi que cela se pratique en pareil cas. Nous en confectonnons un à la hâte avec une forte couverture, nous le chargeons, non sans peine, dans le canot qui semble prêt à sombrer sous le poids, et Perseval s'éloigne. Au moment de lancer à l'eau la lourde masse, ses forces lui font défaut, il perd l'équilibre, le canot chavire à une demi-encablure au large environ. Affaibli par la fatigue et l'indisposition, lourdement vêtu, chaussé de grosses bottes, préoccupé enfin de la crainte des requins, il a quelque peine à regagner la rive. — Messieurs les requins enlevaient habituellement tout le charme des bains que nous prenions plusieurs fois par jour pour calmer les ardeurs de la soif. — Nous jugeons le canot perdu, et c'est un grand deuil; le courant le dresse rapidement vers le sud, mais au bout d'une heure il vient échouer sur la plage à une couple de milles au-dessous

du mouillage. Il nous faut aller le chercher et le transporter à bras.

Cependant, *la Belle* s'était touée sur le sac et le stratagème faisait merveille en apparence; mais il était écrit sans doute qu'il devait toujours y avoir quelque chose qui allât de biais chez nous: Bowen nous annonça en soupant que les deux matelots n'étaient rien moins que décidés à demeurer avec nous.

Ici doit se placer une de ces scènes terribles que j'ai si souvent esquissées, et qui, depuis que nous étions sur l'île, portaient une empreinte de férocité sauvage. Les caractères ne s'étaient point adoucis au régime que nous suivions, et, quand on parlait maintenant de se défaire d'un homme, on comprenait que ce n'étaient plus des mots jetés en l'air au hasard de la colère. Ces scènes devenaient de plus en plus fréquentes; c'était tantôt la gourmandise de celui-ci, tantôt la paresse de celui-là qui en donnaient le motif. M. de Raousset avait seul faculté pour les prévenir, mais s'il n'avait pas su le faire avant le naufrage, depuis, il ne l'aurait pas pu alors même qu'il l'eût voulu. Des plaintes aigres s'élevaient contre lui-même; on l'accusait de ne jamais faire œuvre plébéienne de ses dix doigts au mépris des exigences de notre position, croyant avoir assez fait pour la communauté quand il avait chassé tout le jour, à l'affût peut-être. La plupart des naufragés eussent préféré qu'il allât moins souvent à la chasse ou que chacun y allât à son tour, ce qui eût été plus raisonnable, car ce gibier nous était précieux.

Peut-être avait-il conscience de ce mécontentement, car jamais il ne s'arrogea le droit de faire directement des remontrances qui devaient venir de lui cependant, mais qu'il redoutait de voir mal accueillir. Il est certain que pendant notre séjour à Sainte-Marguerite, la bonne harmonie eût pu être plus complète si M. de Raousset

avait su conserver plus d'autorité; mais ses irrésolutions pendant le voyage, irrésolutions qui nous avaient peut-être été fatales, sa conduite au moment du naufrage, et jusqu'à ses absences journalières pendant lesquelles on s'habitua à se passer de chef, lui avaient momentanément enlevé tout ascendant. On peut dire qu'il s'effaça complètement pendant les premiers jours, et ne reprit un peu la main qu'à partir du moment où la fatigue eut si bien dompté tout le monde autour de lui qu'il se trouva naturellement le plus dispos. D'ailleurs à ce moment-là il n'allait plus chasser, et sa présence et son concours au travail exerçaient toujours une certaine influence.

Cette scène se termina heureusement comme les précédentes par un retour au bon sens, et l'on en vint à discuter froidement la communication de Bowen. Nous avions besoin des Américains, c'était un fait acquis; Tommy, faible et bon, était sous l'influence de Spinks; Spinks, lui, était évidemment sous l'influence de l'alcool: le baril de cognac apparut à l'horizon comme le bouc émissaire de la crise actuelle. Ce n'était pas sans raison qu'on lui attribuait une grande part dans les embarras du moment, l'ivresse ayant été l'état normal d'Albert et de Spinks depuis quelques jours — circonstance dont Bowen ne s'était pas rendu compte, en dépit de ses lunettes d'or. — Tommy lui-même était suspecté d'avoir fait trêve à sa sobriété habituelle. Que faire cependant du baril de cognac? Quelqu'un parla de le mettre, avec l'eau, sous la garde du sommelier. Sur cette motion, je commençai, comme on le pense, à chauvir de l'oreille; heureusement pour moi, Simon émit énergiquement l'idée de le défoncer afin qu'il n'en fût plus question. Bien que l'usage modéré que la plupart d'entre nous faisaient de cette liqueur en la mélangeant à l'eau fût salulaire et agréable, la proposition parut sensée, et d'un vote unanime, séance tenante, nous nous condamnâmes à la tempérance. Les

Américains, qui étaient à terre, ne furent point consultés, il est vrai, non plus qu'Albert.

La sentence fut immédiatement exécutée, et le sable du rivage eût bientôt englouti la malencontreuse liqueur. Nous redoutions de l'opposition de la part des buveurs; il n'en fut rien, mais cette appréhension fit de l'événement un véritable coup de théâtre qui absorba entièrement notre attention. Tout à coup une bruyante exclamation de Simon nous fit lever la tête, et, du baril épuisé, nos regards se portèrent instinctivement vers *la Belle*, objet de nos constantes préoccupations. C'était bien elle qui avait motivé ce cri de surprise auquel nous répondîmes en nous élançant vers la plage. La barque, drossée par le courant, dérivait rapidement dans la direction du sud. Il n'y avait plus à hésiter, la résolution de la haler dans l'autre anse fut prise sur-le-champ.

Spinks, Tommy et Perseval sautent dans le canot et nous les suivons en longeant la plage; ils emportent une longue amarre dont nous conservons une extrémité. La fugitive n'est rattrapée qu'à un mille environ au-dessous de son mouillage; le sac de pierres s'était effondré. L'amarre frappée à la tête du mât de misaine, nous nous y attelons; les trois hommes qui sont à bord maintiennent le navire dans une direction parallèle à la rive avec les avirons.

Il était huit heures; nous ne nous arrêtâmes qu'à minuit exténués, haletants, ruisselants de sueur. Le courant qui rasait la pointe basse nous avait tenus là en échec un moment; quatre d'entre nous seulement, il est vrai, faisaient des efforts efficaces; les noms des trois autres se devinent.

La soif nous dévorait; mais une soif torride dont les ardeurs de la fièvre peuvent à peine donner une idée. Quand la langue gonflée froisse douloureusement les parois de la bouche desséchée, quand la poitrine s'embrase et que le délire gagne le cerveau, alors on comprend

combien la mort pure et simple est peu de chose auprès de la douleur. A chaque instant un de nous, se détachant de la grappe, allait humecter d'eau salée ses lèvres qu'une bave sèche et tenace collait ensemble. Le rude Simon avait les larmes aux yeux; maigre et nerveux, faible de poitrine peut-être, prodigue de ses forces et grand buveur en tout temps, il souffrait évidemment plus qu'aucun de nous.

Au reste, nous en étions à un degré d'épuisement où la soif est chronique et notre ration n'y remédiait plus. Tom n'était pas le seul à cette époque dont la bouteille fût vide à midi, et plus d'un homme fort et raisonnable attendait l'œil humide, à l'heure du souper, qu'un voisin prévoyant voulût bien lui faire l'aumône de quelques gouttes. Instruit par une expérience péniblement acquise en Californie, je m'étais fait une loi de me priver le jour durant, afin qu'il me restât, au moment de me coucher le soir, une provision suffisante pour me désaltérer à peu près; sans cette précaution, la nuit s'écoulait pour moi dans un état de fièvre et d'insomnie intolérable. Cela me permettait, en outre, de faire quelques largesses. Quand les tourments devenaient trop violents dans la journée, un bain court et quelques huîtres fraîches y apportaient un allègement momentané.

Nous nous octroyons ce soir-là une demi-ration supplémentaire, concession indispensable. Bowen va coucher à bord avec les matelots dont nous nous méfions; les autres reviennent au camp, et, pour la première fois depuis que nous sommes sur cette plage maudite, nous goûtons sans interruption les douceurs du sommeil et faisons nuit complète.

